

# L'ÉCRAN

TOUS LES  
MERCREDIS

10 FRANCS

L'HEBDOMADAIRE DU CINÉMA

*français*



Troisième  
année

N° 23

5 Décembre  
1945

Roger PIGAUT dans « SORTILEGES », de CHRISTIAN-JAQUE.

Photo L. CHEVERT.

## Un message de Charlie Chaplin

L'Ecran Français est heureux de reproduire le message d'amitié que Charlie Chaplin vient d'adresser aux artistes et aux professionnels du cinéma français. Il n'est pas nécessaire de souligner le sens spirituel de ce message : l'auteur du Dictateur et des Temps modernes n'est pas seulement, selon l'expression de L. Moussinac, « le seul génie authentique du cinéma ». Il est aussi l'un des esprits les plus clairvoyants et les plus généreux de ce temps. Toute sa vie, dans ses films comme dans ses paroles, il n'a cessé de défendre son idéal de liberté et de dignité humaine. La foi qu'il garde en la France et dans sa destinée nous touche profondément.

Ce message a été rapporté de Hollywood par un de nos amis à qui Chaplin, qui vient de commencer son nouveau film, Barbe-Bleue, inspiré de la vie de Landru, l'a remis personnellement.

J'envoie mon salut aux artistes de la France libérée et mes meilleurs vœux au Cinéma français, dont je suis sûr qu'il se développera plus vivant que jamais, délivré du joug tyrannique d'un ennemi maintenant vaincu.

Le prix de la Victoire a été très élevé. Et comme le dit Goethe : « Il nous faut chaque jour reconquérir notre liberté. » Cette tâche ne peut être accomplie qu'à condition que nous sachions nous souvenir du malaise et de la corruption du monde moribond qui a trahi la France et nous a trahis avec elle.

Nous sommes aujourd'hui au seuil d'un nouveau monde et les problèmes qui surgissent devant nous sont difficiles et souvent obscurs. Néanmoins, la France surmontera ces difficultés, simplement parce qu'elle est la France. Son amour de la culture et de la civilisation la conduira vers un avenir glorieux auquel sont liées la liberté, la justice et une vie plus pleine et plus riche pour tous les hommes.

A vous pour toujours,

Charlie Chaplin

## flashes

### PARIS

- Projets de Pagnol : Cabassou, avec Fernandel et Premier amour, en technicolor, avec Pierre Fresnay et Jacqueline Bouvier.
- Lise Topart et peut-être Gérard Philipe dans Jupiter, d'après Robert Bois. Sy : réalisation de Roland Tuul.
- Prochainement Elvire Popesco, Jeanne Fusier-Gir et Félix Oudart dans un film tiré de l'Etrange rêve de M. Beletta.
- Retour de Simone Simon, le 15 décembre.

**Imperméables Vestes de chasse Canadiennes**

TOUS VÊTEMENTS DE SPORT

18 Boul. VOLTAIRE PARIS XI

**SPECIAL CAMPING**

tembre : Pétrus, d'après Marcel Achard, avec Fernandel.

- Deux scénarios de Noël-Noël : Le père Tranquille, réalisation de René Clément, et Frise-Poulet.
- René Dary dans Toxique, film comique à sketches.
- Le 19 décembre, quatre nouveaux journaux d'actualités : Pathé, Eclair, Gaumont et Fox-Movietone.
- Prochainement, Histoire de Brigands de Pierre Véry à l'écran : Georges Lacombe, réalisateur.
- Après L'Homme, court métrage de G. Margaritis, interprété par Caecilia, trois nouveaux petits films de Nicole Védres, Le théâtre au cinéma, Six si petits, et Paris depuis vingt ans.
- Missions spéciales, de Maurice de Canonge, comporte deux épisodes.
- Maurice Cammage, producteur de l'Ennemi sans visage, d'après Steeman : réalisation de R. P. Daguau, avec Louise Carletti, Jean Tissier, André Fouché et Frank Villars.

### HOLLYWOOD

- Bebe Daniels, revenant à l'écran, tournerait quatre films pour Hal Roach.
- Retour d'Annabella, en compagnie de Tyrone Power, démobilisé.
- Mort de Robert Benchley, écrivain humoristique et comédien ; neuf livres

Connaissez-vous le Couli-Couri?

LE 19 DÉCEMBRE

sur 44 pages grand format

L'ÉCRAN français

publiera son NUMÉRO SPECIAL DE NOËL

"50 ans de cinéma"

Un véritable panorama de l'histoire du cinéma des origines à nos jours.

Avec la collaboration de :

G. Altman, A. Arnoux, J.-G. Auriol, J.-P. Barrot, R. Bizet, L. Escoubé, N. Frank, P. Gilson, E.-T. Gréville, P. Henry, R. Joanne, D. Marion, L. Moussinac, R. Régent, G. Sadoul, J. Vidal, L. Wahl.

Ce numéro, luxueusement présenté sous une couverture en quadrichromie, contiendra les documents et les photographies les plus rares

Mis en vente au prix de 20 francs,

il sera envoyé sans augmentation de prix à tous ceux de nos lecteurs qui se seront abonnés avant le 10 décembre.

L'Écran français

100, rue Réaumur - PARIS (2<sup>e</sup>) C.C.P. 8087-78

et quantité de films, notamment un documentaire sur le sommeil.

### AILLEURS

- Le Dictateur de Chaplin ne sera pas projeté en Hollande : trop cher.
- Mario Soldati réaliserait une Vie de Nobel à Rome.
- Le Moulin des Andes, scénario de Jules Supervielle, film français réalisé par Jacques Remy, au Chili.

**WEEK END SPORT**

tous les vêtements sport pour dames

VESTES VELOURS COTÉLE. BLOUSONS, SWEAT SHIRT VESTES IMPERMEABLE M. JUPES ECOSSAISES ETC

2 RUE CHAPTAL - PARIS IX<sup>e</sup> - METRO: PIGALLE

EXPÉDITION EN PROVINCE

## ANDRÉ MALRAUX ministre et cinéaste

Il avait un peu plus de vingt ans quand il révélait, en Indochine et en Chine, des dons de meneur d'hommes. Ceux qui l'ont connu à ce moment-là devinaient que son destin allait être fulgurant. On lui cherchait des modèles et on trouvait Byron, T. E. Lawrence, en une certaine mesure d'Annunzio. Éditeur de livres de luxe, à Paris, parmi les plus beaux que l'on ait imprimés vers 1928, il ne peut pas tenir

par Nino FRANK

dans une activité casanière, on le retrouve en Perse, en Arabie, partagé entre son goût des arts mystérieux et de l'aventure. Quand le monde entre dans « le temps des troubles » (n'était-ce pas le premier titre de *La Condition humaine* ?), prélude au « temps du mépris », ce jeune homme mince, à la mèche rebelle, à la tête légèrement penchée, au regard opaque, trouve sa voie : il devient l'un des chefs du comité Amsterdam-Pleyel, il passe des premiers en Espagne, où il commande une glorieuse escadrille, il entreprend une tournée de conférences en Amérique au bénéfice des républicains espagnols. Volontaire dans les chars, en 1939, il est fait prisonnier, s'évade, participe aux premiers actes de sabotage, organise le maquis en Dordogne, et, à la Libération, échappant par miracle au poteau d'exécution qui lui était promis par la Gestapo, il prend le commandement (colonel Berger) de la brigade Alsace-Lorraine, qui s'illustra au cours de la marche en avant de l'armée de Lattre.



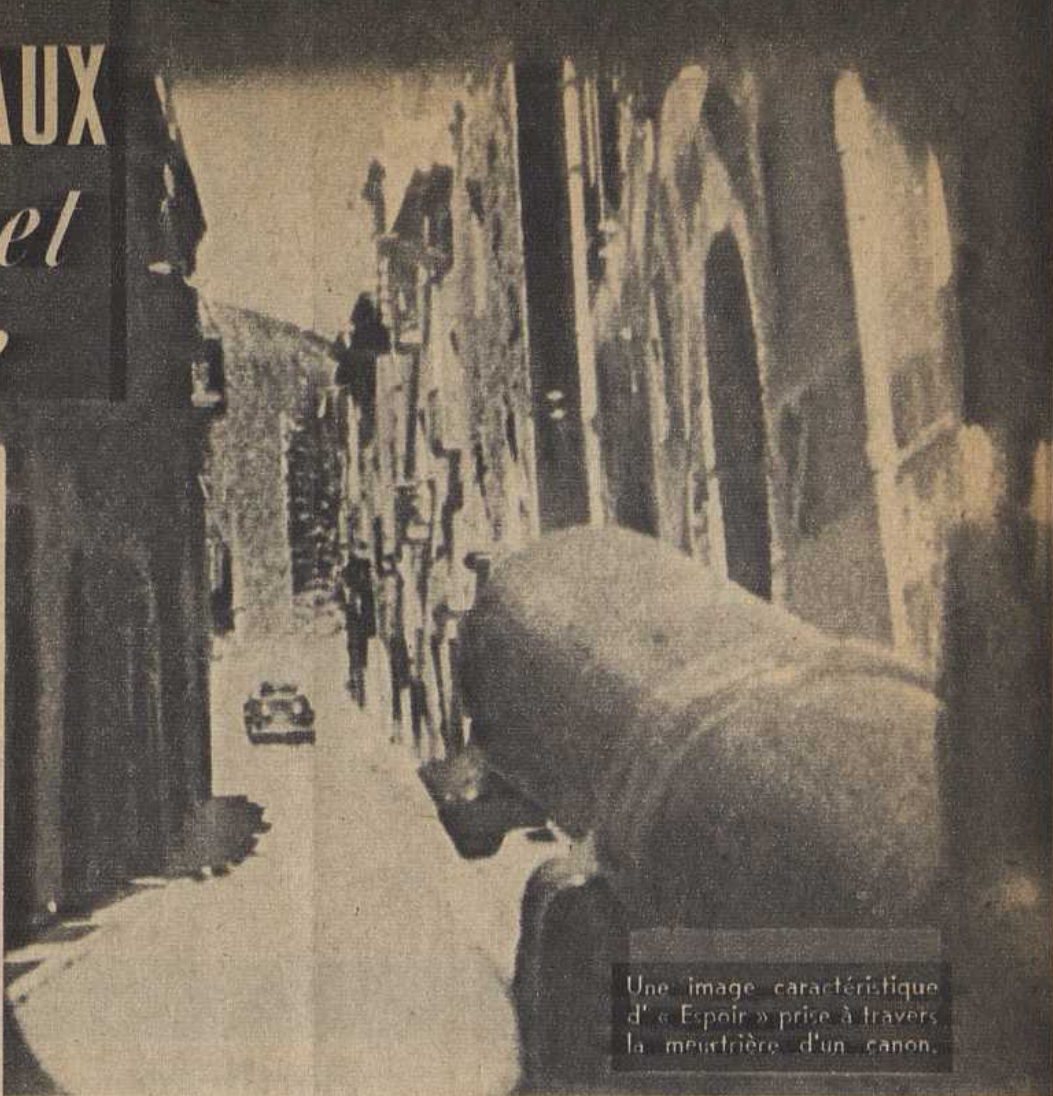
M. André Malraux, Ministre de l'Information.

La voilà, aujourd'hui, ministre de l'Information.

On éprouve, de prime abord, une sorte de déception. Cet homme d'action, le modèle d'une génération, parfait héros de notre temps, ce révolutionnaire qui se double d'un grand écrivain, l'auteur des *Conquérants*, de *La Condition humaine*, d'*Espoir*, comment saurait-il s'accommoder de la bureaucratie politique et ministérielle ?

Et pourtant, il n'y a là rien que de très logique, comme était logique, jadis, l'ascension d'un Chateaubriand ou d'un Lamartine. André Malraux est un homme d'action. Il ne craint pas d'aller droit à l'essentiel. Il ne se soucie que d'agir, et d'agir dans le sens de la « belle ouvrage ». Les vingt ans d'expérience du rêve et du réel qu'il a derrière lui l'ont mené au point d'intersection entre le besoin de satisfaire ses démons intérieurs et la nécessité de servir la cause des hommes de son pays et de son temps. Il n'est pas ministre pour le vain plaisir de posséder un maroquin et une belle voiture, mais afin d'exercer une action radicale et utile. Son seul regret, imaginé-je, c'est d'avoir peu de temps devant lui, car l'information, c'est vaste, très vaste, et il y a presque tout à faire...

Cette information, elle comprend la Presse, la Radio — et le Cinéma. Pour la première fois, le cinéma a à sa tête un ministre qui sait de quoi il s'agit et qui l'aime. On a vu *Espoir* : on sait qu'André



Une image caractéristique d'« Espoir » prise à travers la meurtrière d'un canon.

Malraux n'est pas seulement un écrivain de haute lignée, mais qu'il s'est révélé, par ce film, comme un auteur cinématographique de grande originalité. N'aurait-il cependant pas réalisé *Espoir*, que nous saurions qu'il connaît le cinéma autrement que par l'extérieur. Un texte précieux en porte témoignage, une *Esquisse d'une psychologie du cinéma*, qui a paru dans *Verve*, à la veille de juin 1940, et qui est extraite de cette *Psychologie de l'art*, l'une des œuvres capitales d'André Malraux, que l'on ne lira jamais, le manuscrit ayant été détruit pendant l'occupation...

Il ne s'agit pas d'une étude cohérente et complète, mais de son ébauche, résultat d'un premier contact avec les réalités esthétiques et matérielles du cinéma. Écrit avant 1939, le texte reflète vraisemblablement l'expérience toute fraîche du film *Espoir*. D'un art dont les frontières sont encore mal définies, l'auteur se contente de dessiner à traits rapides l'attrait destin.

Ainsi part-il de la peinture des primitifs pour dissocier, dans l'art, et en particulier dans l'art moderne, le double effort de la représentation — de la représentation dramatique, ajoute-t-il, depuis le christianisme — et de l'expression d'un monde intérieur. L'aboutissement extrême de cet effort de représentation dramatique est constitué par le cinématographe.

(Suite page 15.)



« Quand le cheval de « Sortilèges » galope, ombre fugitive, à travers les neiges... »



« les regards exorbités de M. Ledoux... »

Photos L. CHEVERT.

## « Sortilèges »

Un sombre mélodrame auvergnat. Un cheval pathétique.

Film français.  
Scénario : Jacques Prévert, d'après « Le Cavalier de Rioucière » de Claude Boncompain.  
Dialogues : M. G. Sauvajon.  
Réalisateur : Christian-Jaque.  
Interprètes : Ledoux, Lucien Coëdel, Roger Pigaut, Léonce Corne, Sinoël, Madeleine Robinson, Renée Faure.  
Décorateurs : Gys et Alex.  
Musique : Henri Verdun.  
Chef opérateur : Louis Page.  
Production : Moulins d'Or.

Le meilleur acteur de « Sortilèges » est un cheval, un superbe cheval noir. Son nom n'est pas mentionné sur le générique et c'est une grande injustice. Car c'est à lui que nous devons les rares instants où ce film s'élève au-dessus de l'artificialité mécanique du drame, où il atteint à un pathétique direct et pur. Quand le cheval de « Sortilèges » galope, ombre fugitive, à travers les neiges qui hantent le fantôme de son maître assassiné, quand il se cabre, avec un sinistre hennissement, dans un crépuscule embrumé ou qu'il traverse, ornière au vent, le village de montagne où se passe cette histoire, on éprouve un frémissement étrange, comme la révélation d'une présence surnaturelle. Il est juste de dire que les images de l'opérateur Louis Page y sont pour quelque chose. Effets de brouillard, contre-jours, clairs-obscurs : toute la science de la lumière est ici mise en œuvre pour créer autour de ce récit l'atmosphère mystérieuse qui convient.

Mais l'ambiance du mystère ne réussit pas à créer le mystère. Et ni la beauté plastique des images, ni le talent d'animateur de Christian-Jaque ne remédient à la platitude du sujet. Sombre tableau de mœurs auvergnates qui met aux prises un coquin, sorcier

## LES CRITIQUES DE LA SEMAINE

### « Pourquoi nous combattons »

V. - La bataille de Russie  
Un document capital et saisissant.

Film américain.  
Réalisateur : Frank Capra.  
Commenté en français par Charles Boyer.

C'est le cinquième film de la série « Pourquoi nous combattons » réalisé par le ministère de la Guerre des Etats-Unis à l'usage des troupes américaines. On sait que la qualité exceptionnelle de ces documents a incité le gouvernement de Washington à présenter ces bandes au public : il eût été regrettable, en effet, de priver les populations civiles du monde entier de témoignages aussi passionnants d'une époque.

Nous avons déjà vu le « Prélude à la guerre », cette histoire schématique du national-socialisme avec les plans de domination hitlérienne ; puis les premières batailles de la guerre : Pologne, France, Angleterre. Cette fois, c'est la gigantesque bataille à l'Est qui est expliquée dans ses origines, dans ses développements et dans ses conclusions telles qu'elles pouvaient apparaître, déjà, avant le 8 mai 1945. C'est peut-être aussi la guerre que nous ayons jamais vue. Le début — la partie la plus faible de l'ouvrage — relate, très rapidement, l'histoire de la Russie dont les énormes richesses furent si souvent convoitées au cours des siècles. Puis cette politique hitlérienne de l'encerclement qui, sur le plan diplomatique, rejoignait la stratégie de l'état-major allemand est expliquée : deux brèches et la jonction sur les arrières de l'ennemi des colonnes attaquant, isolant ainsi des divisions qu'il ne s'agissait plus que d'anéantir dans leur poche. Pour attaquer la Russie, il fallait circonvenir la Hongrie, la Bulgarie, la Roumanie, la Yougoslavie. Ces opérations réussies, avec les moyens que l'on connaît, c'est l'aube du 22 juin 1942...

Ce que le film met en relief avec une extraordinaire puissance, c'est l'effort unanime d'un peuple pour sauver sa patrie. Les chefs, l'armée, les femmes, les enfants donnent leur travail, leur courage et leur vie pour que « celui qui vient avec le glaive périsse par le glaive ».

« La Bataille de Russie » est un document capital pour les archives de ce temps. Cinématographiquement, c'est un document capital sur le rôle de l'écran : il n'est pas un centimètre carré de la toile blanche qui ne révèle, sous ces images, un pouvoir de propagande foudroyant.

Roger REGENT.

à ses heures, qui tue pour assouvir ses ambitions ; un vieux bonhomme à la mémoire défaillante qui accepte de partager le fruit d'un vol par dévotion pour son enfant ; une fille jalouse qui se venge et des amants de village qui analysent leurs sentiments avec une subtilité surprenante. Car ces paysans n'ont d'autentique que le costume. Psychologiquement, ils relèvent du romantisme le plus désuet : ils sont pétris d'une littérature qui, pour être celle de Jacques Prévert, n'en est pas moins insupportable. L'art de Prévert est fait d'une part de génie et d'une part de procédé ; on ne retrouve, ici, que ses procédés. Et l'on comprend, d'ailleurs, que ce sujet ne l'ait pas inspiré.

Je ne m'étendrai pas sur le « gabinisme » outré de M. Coedel, les regards exorbités de M. Ledoux dont on nous offre, en gros plan, un complet échafaudage. Je passerai sur le talent de M. Pigaut, ce jeune acteur photographique fait preuve d'une singulière perversité en délaissant Madeleine Robinson, qui a de la sensualité et du caractère, pour la frêle et fade Renée Faure. Mais l'adjectif « excellent » Sinoël qui a composé une délicieuse silhouette de petite vieille.

Jean VIDAL.

### « La Fille aux yeux gris »

Un médecin et un guérisseur.  
Inégal mais attachant.

Film français.  
Scénario : Maurice Cloche et J.-P. Le Chanols.  
Réalisateur : Jean Faurez.  
Interprètes : Fernand Ledoux, Paul Bernard, Jean Paqui, Claude Génia, Line Noro, Françoise Morhange.  
Chef opérateur : Nicolas Hayer.  
Décorateur : René Moulart.  
Musique : Jean Wiener.  
Producteur : Minerva.

Un film singulier, inégal et très attachant, qui n'a rien de commun avec les bandes habituelles, bien qu'il contienne une petite histoire d'amour et même un épisode policier express. Passablement hétéroclite aussi, puisqu'il commence à la manière d'un film d'atmosphère, se poursuit comme un tableau de mœurs, tourne au récit poétique, s'essaye à la peinture psychologique et s'achève par un final vaguement symbolique.

Pourtant, avec ces éléments divers, on a fait un ouvrage qui se tient, et où seul l'épisode policier détonne un peu ; cette unité de style est due à la force et à la netteté de l'adaptation et du dialogue de Pierre Larocque, à l'excellente interprétation de Fernand Ledoux, et, bien entendu, à l'adresse et à l'aisance du réalisateur.

Comme pour son premier film, Service de nuit, Jean Faurez situe l'action de La Fille aux yeux gris dans une petite ville de montagne. Il y oppose deux personnages : un jeune médecin qui vient s'y installer et un vieux guérisseur, bonhomme un peu grandiloquent, dont la fille inspire dès l'abord un vif sentiment au nouveau venu. Celui-ci est partagé entre son amour naissant et sa volonté de détruire l'influence qu'il croit nocive du guérisseur. Deux autres autochtones sont mêlés à l'affaire : un jeune pharmacien, le séduisant « vilain » du film, et un vieux médecin, ivrogne énigmatique et très humain.

Le grand comédien qu'est Fernand Ledoux a réussi dans ce film une de ses meilleures compositions. Il surclasse nettement ses partenaires... Ainsi Paul Bernard est victime de l'inconsistance de son rôle, Lucien Blondeau, de son emphase, Jean Paqui et Claude Génia, de leur fadeur. Il faut citer encore Françoise Morhange, Line Noro, et surtout Fernand René, que l'on regrette de ne pas voir davantage.

Nino FRANK.



« Aventures en Birmanie » : Errol Flynn et ses compagnons, au cours de leur randonnée à travers la jungle.

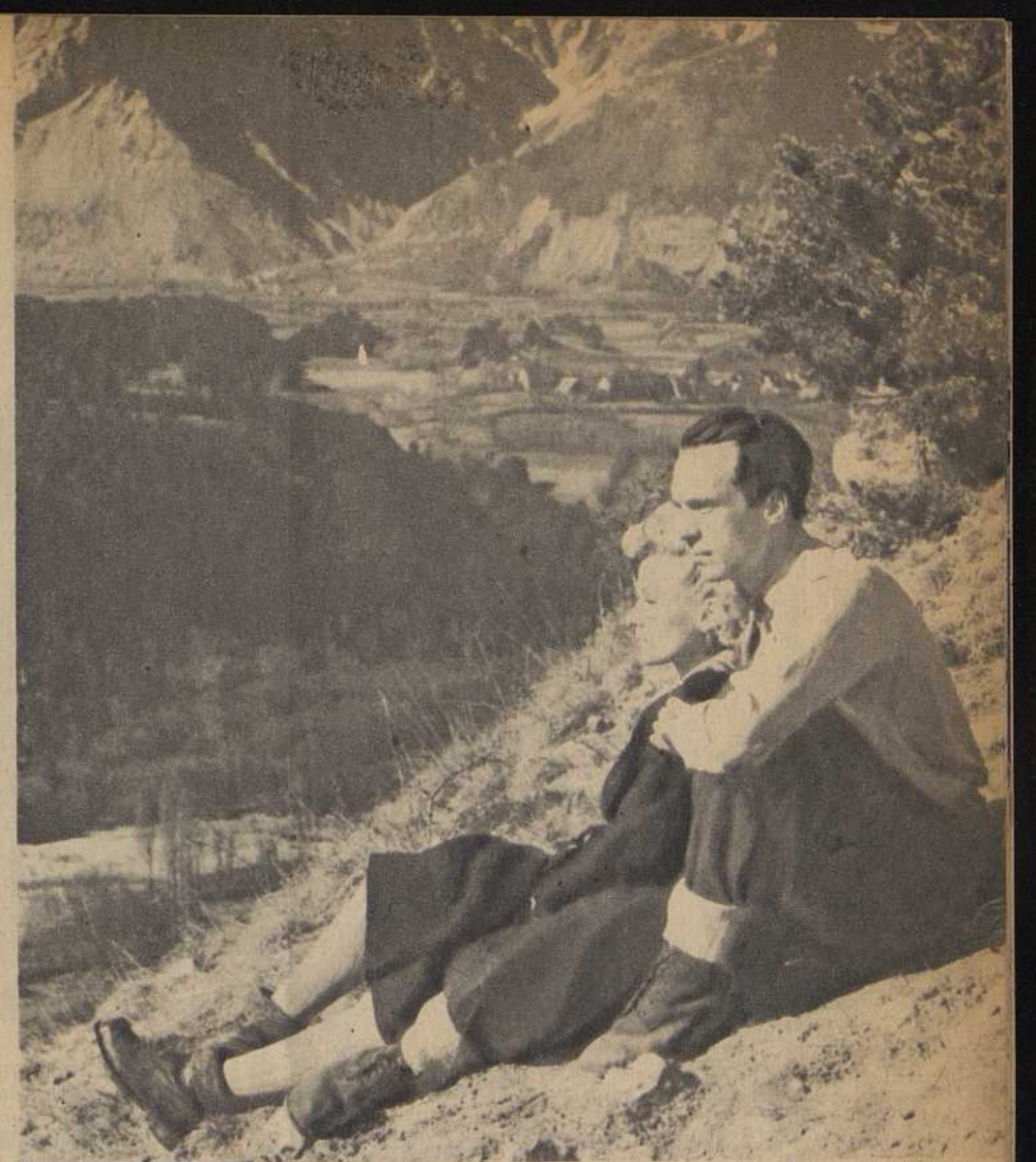


Photo Roger CORBEAU.

Claude Génia et Jean Paqui interprètent « La Fille aux yeux gris. »

## Aventures en Birmanie

Un film de guerre de série

« Objective Burma »  
Film américain sous-titré.  
Scénario : Ronald Mac Dougal et Lester Cole, tiré du roman de Alvah Bessie.  
Réalisateur : Raoul Walsh.  
Interprètes : Errol Flynn, William Prince, James Brown, Georges Tobias, Henry Hull, Warner Anderson, Dick Erdman.  
Musique : Franz Waxman.  
Production : Warner Bros.

A chacune des armes et à chacun des théâtres d'opérations, le cinéma rend, tour à tour, hommage : ici, ce sont les parachutistes américains qui sont à l'honneur, et le front de Birmanie.

Une compagnie de ces héros modernes, lancés très en arrière des lignes japonaises, fait sauter une station de radar qui gêne les opérations aériennes — prélude à l'offensive de reconquête de la Birmanie. L'objectif atteint, deux avions doivent venir chercher sur un terrain secret les auteurs de l'audacieux coup de main. Mais au rendez-vous les Japonais sont présents. Force est donc de renoncer à l'évacuation aérienne ; et c'est à travers la jungle birmane une marche épuisante et meurtrière pour échapper aux patrouilles ennemies et aux autres multiples périls — fièvres, dysenterie, manque de nourriture, etc. — qui menacent ces hommes, jusqu'à ce que l'avance allée atteigne et sauve les survivants...

Nul doute que les exploits des troupes parachutées, dont l'importance du rôle, dans cette guerre, n'est plus à prouver, et dont l'action a légitimement frappé l'imagination populaire, n'inspirent d'autres films : ils méritent qu'on leur consacre des œuvres plus grandes, plus tendues, plus émouvantes et, finalement, plus vraies que celle-ci.

Non que l'ouvrage de Raoul Walsh soit mauvais : il manque de vigueur. Il donne, de cette atroce guerre de jungle, une image fragmentaire estimable. Mais le sujet vaut un traitement bouleversant. Ce film, qu'on suit sans lassitude — on y a ménagé, en effet, avec l'habileté coutumière, les rebondissements d'intérêt et les passages de détente — on voudrait qu'il prit à la gorge...

De tous les films américains de guerre, celui-ci est un des moins « documentaires », un de ceux aussi où le style « film de circonstance, film de propagande » est le plus sensible... J.-P. BARROT.

# MICHELE MORGAN PERDUE ET RETROUVÉE

## EST MONTÉE SUR LA BUTTE PRENDRE L'AIR DE PARIS.

« J'aimerais retrouver l'atmosphère de Paris », avait dit Michèle Morgan le lendemain de son arrivée. Depuis la veille, elle était entourée, harcelée par les visites, les coups de téléphone, mais de Paris, elle n'avait encore entrevu, par la portière de la voiture qui la ramenait chez elle, que quelques images fugitives.

Et le Paris qu'elle désirait revoir, c'était celui qui revenait souvent dans ses rêveries, sous le soleil californien : Montmartre, la rue Lepic et ses marchands des quatre-saisons, la place du Tertre où l'on va, l'été, s'asseoir à l'ombre des platanes, le Sacré-Coeur, les escaliers qui cascadenent entre les vieilles maisons.

« Eh bien, on vous emmène », dit quelqu'un qui se trouvait là. Et l'on partit vers la Butte. Ce fut une promenade charmante. Arrivée à Montmartre, Michèle s'en fut à pied à la découverte de ses souvenirs.

Puis on alla prendre un verre à la terrasse d'un café de la place Blanche. C'est alors qu'un passant la reconnut : il fallut donner un autographe et ce fut le signal. Bientôt Michèle fut entourée par une foule curieuse et pressante. Vingt, cinquante mains sollicitaient une dédicace : elle signait sur de vieilles photos ; on lui tendit des papiers maculés, des tickets de métro, même le portrait du général de Gaulle... Et pour chacun, elle avait un mot gentil. Il fallut la prendre à plein bras pour l'arracher à cet assaut de sympathie.

Reportage d'Olga HORSTIG. Photos de LIDO.



Michèle Morgan a toujours aimé dessiner. Plusieurs fois, au cours de sa promenade sur la Butte, elle s'est arrêtée pour faire un croquis : « Je l'enverrai à Bill, dit-elle. Il faut qu'il voit cela. Il se fait sur Paris des idées extravagantes. »



Au coin du boulevard de Clichy, elle s'arrête pour bavarder avec Francis Charles, l'ancien boxeur qui, devenu aveugle, est aujourd'hui marchand d'œuvres. Elle continue sa promenade, s'arrêtant devant les petites voitures, s'intéressant au prix des légumes.



## Mrs MARSHALL, SON MARI, SON FILS ET SES FILMS

par Simone DUBREUILH.

émouvante, grise sur un bateau gris. Elle nous sourit. Puis elle aperçoit le drapeau français sur la douane. Elle dit, très vite : « Tiens, le drapeau français » et sa voix est douce.

ET bientôt, elle nous parle de Mike et Bill : « Bill a trente ans. C'est le plus adorable garçon... Nous nous sommes mariés en septembre 1942. Tout de suite en arrivant là-bas, j'avais fait construire une maison normande... Je suis dieppoise, alors... Cette maison stupéfiante Hollywood... Mais Bill — son nom véritable c'est William, mais ses amis l'appellent Will et moi Bill — mais Bill n'aimait pas la maison. Maintenant nous vivons dans un ranch, comme tout le monde, un très joli ranch et Mike y est né... Mike, c'est notre fils. Son prénom véritable est Michael. Mais nous l'appelons Mike. »

Le vieux petit portefeuille de Michèle ne contient que quatre photos, deux de Bill, grand, blond, avec un air gentil et sportif,

et deux de Mike : Mike héhé, en couleur, et Mike debout avec une petite casquette ronde sur sa grosse tête ronde. Et Mike ressemble étonnamment à Bill.

PLUS tard... Avant de parler de l'avenir de Michèle, parlons des cinq années qu'elle vient de vivre à Hollywood : « Les films que j'ai tournés aux U.S.A. Oh ! ils sont bien... (elle n'ose pas dire exactement ce qu'elle en pense, elle sait qu'il ne s'agit là, pour elle, que d'un apprentissage difficile et qu'un jour elle réussira à imposer son personnage aux gens d'Hollywood). Enfin je préférerais qu'on ne les voie pas ici. On m'avait frisée. Et puis les histoires !... J'en ai tourné quatre en quatre ans. »

MICHELE va tourner en France deux films : le premier sera *La Symphonie pastorale*, d'André Gide et le premier ouvrage du grand écrivain jamais porté à l'écran. Signalons à ce propos qu'une adaptation de *La Symphonie* fut tournée... au Japon, il y a quelques années.

On nous avait dit à Paris : « Elle est au courant de tout. Tout a été mis au point et décidé par câble. » En vérité, Michèle a paru tomber des nues lorsque nous lui avons annoncé que dans quinze jours elle allait incarner Gertrude... « Est-ce possible ?... Vous êtes bien sûre ? » s'est-elle écriée d'un air un peu effrayé, mais elle s'est rassurée quand nous lui avons énuméré les mérites de Jean Delannoy et les noms de ses partenaires. Nous lui avons parlé ensuite de *L'Annonce faite à Marie*. Elle nous a répondu : « Ah ! je pensais qu'il était question de *La Dame de Panama*... »

MAINTENANT Michèle a repris contact avec Paris. Elle a retrouvé sa mère, son père, ses deux frères. Elle a eu froid. Elle a découvert le marché noir, l'indigence de tout et de tous. Elle a compris sans doute pourquoi ici, en France, on a un peu moins tendance qu'à Hollywood à tomber dans les perpétuelles « happy end ».

Elle réfléchit. Elle pèse et elle attend.



« Mike », son fils



« Bill », son mari.

## MICHELE MORGAN ?

Non, nous ne l'avions pas oubliée. Elle s'était bien plutôt assoupie dans un de ces squares secrets de notre imagination où nous rangeons les visages anciens de l'écran — la Lil Dagover des *Trois Lumières*, à côté de la Lillian Gish du *Lys brisé* et de la Katherine Hessling de *Nana*...

Michèle Morgan : un ciré, un feutre, des pieds mouillés, des mains froides sur quoi la pluie dégoutte. Des yeux noyés. Des yeux de noyée. Des yeux de nageurs sous l'eau, démesurés par le reflet gris vert de l'eau, la mort et le silence, le cheminement léger du destin, la main fraternelle de la malchance.

ET pourtant... pourtant quelle chance inouïe avait eue cette fille qui n'a d'anniversaire, que tous les quatre ans puisque Simone Roussel est née à Dieppe le 29 février 1920.

Quelqu'un qui a regardé la main de Michèle Morgan m'a dit n'avoir jamais vu une main où la chance ait cet aspect impérieux et volontaire, une chance qui se confonde aussi complètement avec le cœur, avec la tête, avec les sens, avec la vie.

RAPPELEZ-VOUS... Une petite fille de quatorze ans, dont le père est un débonnaire employé, se réfugie un jour chez sa grand-mère à l'autre bout de Paris. Elle ne rentrera que si on lui laisse faire du théâtre ou, mieux, du cinéma. La grand-mère est, naturellement, l'allée de la petite fille. La petite fille l'emporte et, tout aussitôt, elle proclame : Je m'appellerai Michèle Morgan.

— Pourquoi cela ?

— Parce que Morgan c'est un nom américain et que lorsque j'irai à Hollywood tout le monde, tout de suite, là-bas, pourra le prononcer.

A BORD du *Hood*, un « Victory boat » qui vient accoster lentement dans le port du Havre ; il y a 7 femmes sur 2.036 passagers. L'une d'elles a nom Mrs Marshall : c'est Michèle Morgan.

Un manteau de renard gris, un tailleur gris, un feutre gris, ses cheveux châtain foncé coiffés de longues boucles plates et ses yeux... ses yeux de vent et de tourment : Michèle Morgan est devant nous. Elle est devant nous, pareille à elle-même, simple, dépouillée,



Après une visite au Sacré-Coeur, où elle s'est recueillie un instant, Michèle redescend vers la place Blanche.



Domino Johnson (Bubbles) assomme Little Joe, au cours d'une discussion de jeu, et le rêve commence...



« Duke Ellington, en jouant du piano entraîne ses musiciens dans un tourbillon... »



Little Joe (« Rochester ») et sa femme Petunia (Ethel Waters) se font inscrire pour entrer au Paradis.

## DU PARADIS AU GRAND HÔTEL DE L'ENFER

De notre envoyé spécial permanent aux E.-U. :

Paul GILSON

Je viens de vivre une heure au ciel où les noirs passent des nuits blanches en chantant les louanges du Seigneur. Ce n'était pas à Détroit où le prophète Jones porte un clocher peint sur sa cravate et, pour exposer les douze lois de l'univers, sort en robe de velours à sequins. Ce n'était point davantage à Newport où Daddy Grace, le prêcheur, assure qu'il bavarde familièrement avec le Père éternel lorsqu'il roule en Packard vers sa maison d'oraison. Je n'ai pas eu besoin de quitter New-York et j'ai trouvé place au paradis des hommes de couleur, près du quartier général de Father Divine, le dieu noir. Autrement dit, je suis entré dans un cinéma de Harlem, au coin de la 8<sup>e</sup> Avenue et de la 115<sup>e</sup> Rue et j'ai vu par hasard un film inspiré de la pièce de Joseph Schrank : *Cabin in the sky* (Case dans le ciel).

*Cabin in the sky* est l'histoire d'un songe qui commence sur un coup de dés et finit à la porte du ciel. Assommé par Domino Johnson, Little Joe rêve : Ira-t-il au grand hôtel de l'enfer où Lucifer junior lui réserve une chambre chauffée ? Entrera-t-il au paradis où le lord's general l'invite à monter au nom du Seigneur ? Le général a pour lui sa stature et le prestige de l'uniforme (un uniforme d'une telle blancheur qu'on le croirait fait sur mesure par un tailleur de la voie lactée). En chasseur de l'hôtel Hades, Lucifer junior a moins de séduction. Mais il inspire surnoisement la vedette de cabaret Georgia Brown dont chaque

regard est une invitation à la valse. Aussi Little Joe Jackson hésite-t-il entre le devoir que lui rappelle Petunia, sa femme, et le désir qu'il a d'entrer dans la danse avec Georgia Brown. Le fait qu'il opte pour Petunia ne s'explique que par le respect des conventions, les plus éprouvées. Et peut-être convient-il que ce film s'achève par une moralité, comme les mystères d'autrefois ? Mais les spectateurs n'ont d'yeux que pour Georgia Brown. Et sans doute seraient-ils peu surpris si Lucifer junior les attendait à la sortie, en riant sous cape, avec ses gants à revers et ses cheveux peignés à la diable ?



Little Joe (Eddie « Rochester » Anderson) choisira-t-il le Paradis où l'invite le général des anges (Kenneth Spencer), ou le grand hôtel de l'Enfer dont le portier Lucifer Jr (Rex Ingram) inspire la chanteuse Georgia Brown (Lena Horne) ?

Entre *The Green Pastures* et *Cabin in the sky* il y a la même différence qu'entre une eau-forte et une aquarelle. Si les images de *Green Pastures* étaient de première grandeur, *Cabin in the sky* reste sous le signe de la grâce. On dirait une illustration de la lutte du bien et du mal, un abrégé de morale amusante à l'usage des hommes de couleur. Les noirs peuvent imaginer au cinéma un paradis terrestre que la vie en société des blancs ne leur permet guère de concevoir. De là leur enthousiasme et leur déchaînement. Je n'ai jamais vu spectateurs commenter un film avec autant de spontanéité que ceux du *Morningside*, à Harlem. Lorsqu'ils découvraient le cabaret où Ethel Waters et Lena Horne chantent, où Louis Armstrong embouche sa trompette avec la même autorité que l'archange Gabriel, où Duke Ellington, en jouant du piano sans regarder le clavier, entraîne ses musiciens dans un tourbillon, cette allégresse atteignait au délire. On avait vraiment l'impression qu'ils se libéraient. A tel point qu'en entendant les cris et les claquements de mains du public, les fantômes de l'écran semblaient prêts à descendre dans la salle et à jouer avec les vivants.

J'espère qu'on présentera bientôt à Paris ce film de Vincente Minnelli qu'interprètent exclusivement des artistes de couleur. Que ce soient Ethel Waters (Petunia) qui s'allège au son de sa propre voix ou Lena Horne (Georgia Brown) qui paraît toujours prête à mordre à pleines dents le fruit défendu, qu'il s'agisse d'Eddie (Rochester), Anderson (Little Joe), de Bubbles (Domino Johnson), de Rex Ingram (Lucifer junior) ou de Kenneth Spencer (le général au dolman frappé d'étoiles), ils méritent tous qu'on les loue : avec eux le merveilleux prend son air le plus naturel. J'ajoute que la musique de Vernon Duke ne se contente pas d'accompagner les images : elle prouve qu'un compositeur peut apporter au cinéma son esprit d'invention. Quand aux chœurs d'Hall Johnson, ils montent droit au ciel. Je vous souhaite donc de voir *Cabin in the sky* mais avec la même simplicité que les spectateurs du *Morningside* de Harlem. Car c'est un film qu'on ne peut aimer qu'à leur manière : celle des enfants du paradis.



# L'ENVERS DU DÉCOR "Patrie"



Un beau décor d'intérieur flamand au XVII<sup>e</sup> siècle : Pierre Blanchard.

**L'**OREILLE toute pleine encore des confidences esthétiques que m'avait faites Christian Bérard, je me rendis à Epinay, où Louis Daquin réalise « Patrie » dans des décors de René Moulaert.

René Moulaert, que je rencontre dans la cour du studio, a un visage jeune, rasé de frais et décoré par de minces lunettes cerclées. Les sourcils voudraient bien être sévères, mais le reste du visage est doux, d'une douceur un peu monotone. Moulaert, lorsqu'il marche, garde les mains dans les poches de son blouson et baisse la tête pour la relever au moment où l'on s'y attend le moins. Moulaert a à son compte 2.000 décors de théâtre. Il a abordé le cinéma dès 1930, mais il ne s'en occupe régulièrement que depuis « La Comédie du Bonheur ». Aujourd'hui il a un peu oublié le théâtre et se contente de quelques décors pour le Français.

Moulaert parle : « Tout dans un film se fait en fonction du découpage, en fonction de l'intérêt dramatique... Pour moi, un escalier n'a pas trois mètres de long, il a trois répliques de long : l'ennuyeux c'est que tout le travail ne soit pas sur le papier... le décorateur ne connaît parfois la mise en scène qu'une ou deux semaines auparavant... C'est insuffisant pour travailler les croquis, les plans, les maquettes... D'autre part, je ne peux imaginer un décor sans savoir sur quel plateau on tournera. Car il arrive qu'on invente un décor et il faut en rapetisser les dimensions, ce qui change tout. »

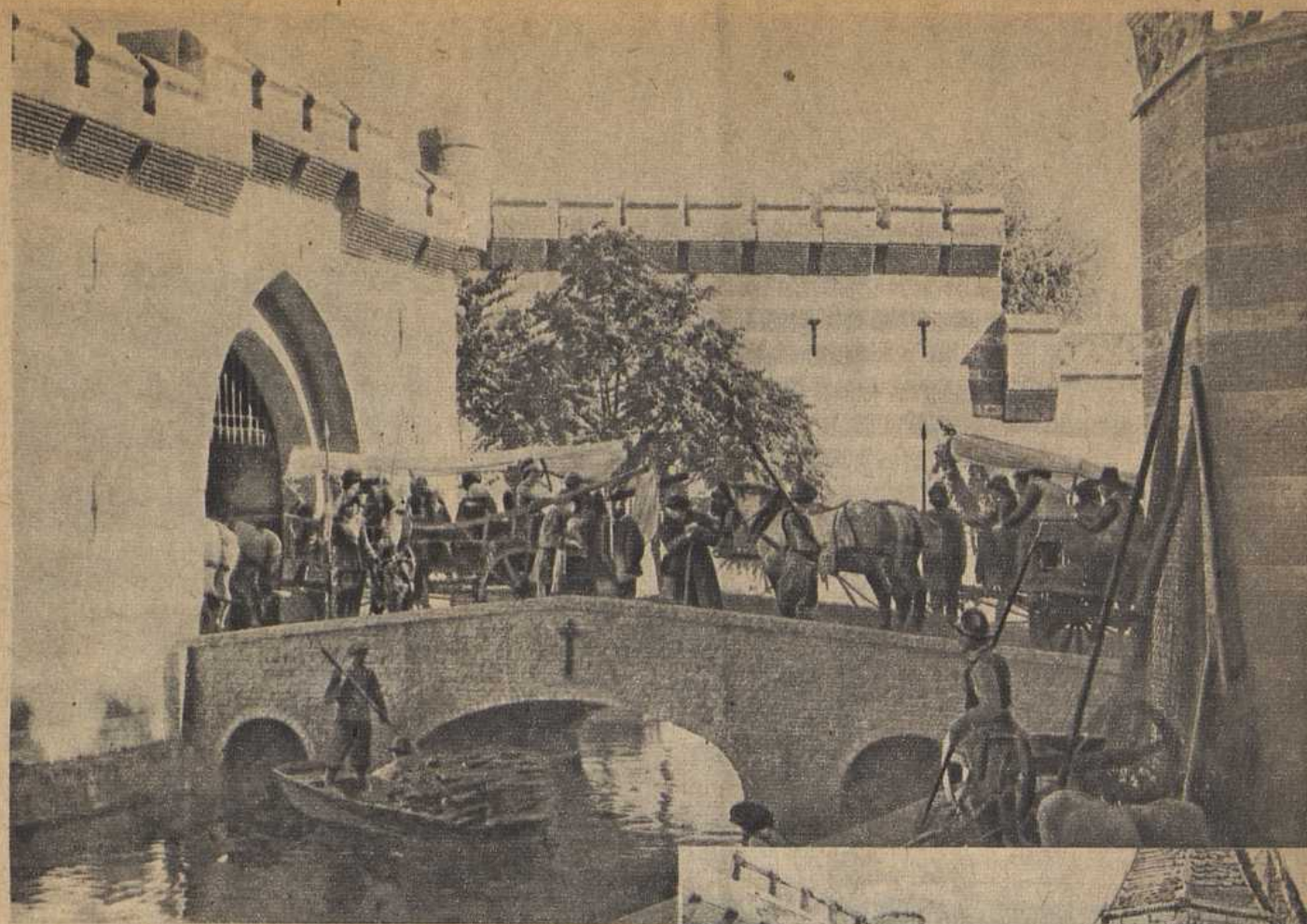
Pour « Patrie » Moulaert a battu un record peu enviable : trente-trois jours pour construire un village des Flandres, un village complet : le beffroi imposant et protecteur, la grand'place, la porte à pont-levis, le bord du canal longeant les remparts. Le tout pour trois petits millions. Au prix où sont les matériaux, c'est presque un tour de force.

Il est évident que dans ces conditions un décorateur doit posséder des connaissances très étendues. S'il n'a pas ces connaissances, au moment où on le choisit, il lui faut les acquérir le plus vite et le plus complètement possible. Pour cela il n'y a que les musées et les bibliothèques. Dans « Patrie » le travail de Moulaert a été quelque peu simplifié. En effet, Moulaert est flamand. Cela ne suffisait évidemment pas et il a fallu faire appel à Breughel pour les costumes et aux petits maîtres flamands : Pieter de Hooch, Jean Steen et d'autres... Moulaert ponctue ses phrases par un léger sourire et puis le visage redevient sérieux : « Le grand écueil pour nous c'était « La Kermesse



En partant de la maquette ci-dessus, René Moulaert a construit le vaste décor ci-contre : la grand'place d'une petite ville des Flandres où va se dérouler une exécution sur le bûcher.

MAQUETTES DESSINÉES PAR RENE MOULAERT



Aux portes de la ville flamande, un pont enjambe le canal qui la borde : comparez la maquette et sa réalisation.

Photos Roger CORBEAU.

héroïque ». Il fallait éviter de refaire ce qu'ont déjà fait Meerson et Feyder, traiter le thème un peu à la manière d'une opérette... J'ai essayé de montrer une Flandre assez différente, avec ses maisons roses au soleil, mais sévères et même ternes ».

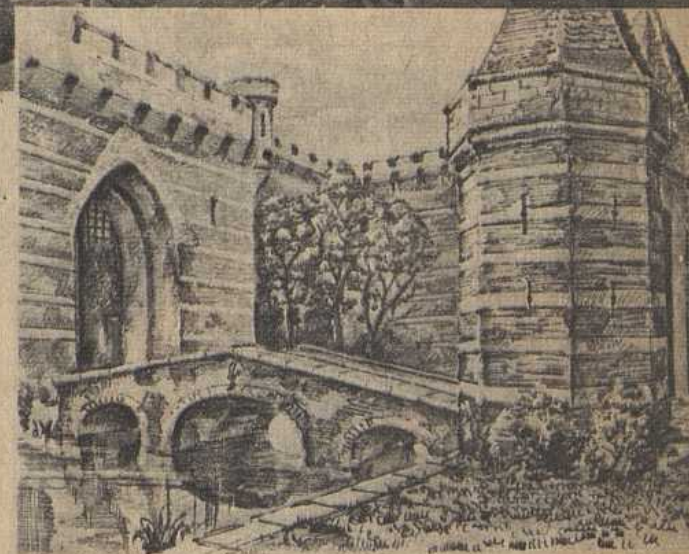
Moulaert est-il sceptique lui aussi ? « Le décorateur fait souvent de très belles choses, mais pour diverses raisons on risque de ne pas les voir. Un décor semble mauvais lorsqu'il n'est pas dans le style de l'œuvre, lorsqu'il n'est pas adapté à l'intrigue, aux situations, aux plans... ; les critiques me reprocheront un jour la pauvreté d'un décor d'extérieur. Or ce décor était imposant. Seulement sur l'écran on ne voyait que quatre feuilles. »

Le découpage longtemps ignoré, l'éloignement de la caméra avec le flou de l'arrière-plan, le montage enfin qui sacrifie certaines images en vue d'améliorer le rythme, en sont les causes.

Il n'est certes pas impossible de porter un jugement sur les décors de films, mais c'est peut-être injuste. Trouver la part de chacun dans une œuvre d'équipe est une entreprise trop audacieuse. Et Moulaert m'explique pourquoi : « Au théâtre — on en revient toujours au théâtre lorsqu'on parle du décor de film — le spectateur voit le décor dans son ensemble. Il peut donc juger ce décor indépendamment du reste de l'œuvre. A l'écran, il en voit très rapidement des fragments. Le rôle du décorateur est de suggérer. Suggérer : tout est là. »

**A**SSIS sur un modeste banc de la place d'Epinay, je résume les impressions de Bérard et Moulaert. La plastique du décor influe considérablement sur la pensée du spectateur sans que celui-ci s'en aperçoive le moins du monde. C'est pour cela que le rôle du décorateur est immense.

Je suis persuadé d'ailleurs que le décor, ces dernières années, a pris une place beaucoup plus importante. A Hollywood un Orson Welles emprisonne ses personnages entre des murs



sans fenêtres et d'atroces plafonds : c'est plus que de la suggestion, c'est de la persuasion par la force. En Angleterre un Laurence Olivier voit le règne de « Henri V » à travers les estampes et miniatures de l'époque ; il abandonne aussi la perspective de rigueur depuis la mort de l'expressionnisme. Nombreuses sont les œuvres qui, chez nous, ont donné ces dernières années au décor toute sa force, son immense pouvoir magique. Sans remonter jusqu'à « La Nuit fantastique » ou « Les Visiteurs du soir », « Les Dames du Bois de Boulogne », par exemple, doivent énormément au décor et au costume.

Il s'opère une lente réaction contre l'époque néfaste des débuts du parlant où le décor n'était plus qu'un décor, c'est-à-dire ce qu'il ne faut pas. Bien sûr, il existe encore trop de paresseux inscrits à l'école de la facilité pour lesquels faire un décor c'est crépir en ocre du contre-plaqué et poser trois meubles d'inspiration moderne. Ce sont des décors faciles à imaginer et faciles à oublier. Le décor doit s'intégrer à l'œuvre au point qu'il soit impossible de l'en séparer. Et ce n'est pas facile...

TACHELLA.

Evasion de talents

Si la production française effectue son lock-out le 1<sup>er</sup> janvier 1946, nos producteurs n'en sont pas moins décidés à tourner des films. Aussi entend-on beaucoup parler, ces temps-ci, d'ouvrages qui seraient réalisés par des firmes françaises en collaboration avec des firmes étrangères, et à l'étranger, notamment en Italie et en Espagne.

La Direction générale du cinéma nous envoie une note à ce sujet, en précisant que « ces co-productions doivent obtenir l'accord du ministère de l'Information et du ministère des Finances » et que « les techniciens et les artistes, avant de signer aucun contrat pour de tels films, doivent exiger du producteur qu'il ait obtenu les autorisations nécessaires ».

« Au cas où de tels films, ajoute le communiqué de la Direction générale, se réaliseraient sans avoir obtenu lesdites autorisations, ils seraient considérés comme films étrangers et soumis aux formules éventuelles de limitation à l'importation, sans préjudice des sanctions professionnelles dont pourraient être frappés les producteurs de ces films. »

Françoise Rosay conférencière

Au théâtre Grammont, sous l'égide de l'Union nationale du spectacle, Pierre Blanchar présentait une nouvelle conférencière : Françoise Rosay.

Et, pour présenter Françoise Rosay, il rappela la résistance de l'art français, et notamment du cinéma, à l'oppression nazie. En passant, le président du Comité de libération du cinéma

# Le film d'Ariane

fit allusion aux films français qui vont apporter à l'étranger le message de la France, et qui sont souvent très mal choisis : la semaine dernière, *Le Rosier de madame Husson* sortait en exclusivité à San-Francisco, succédant à *Ces Dames aux chapeaux verts*...

La conférence de Françoise Rosay était consacrée presque entièrement au jeu de l'acteur de cinéma, à ce qu'il a de caractéristique et même de singulier. Quelques souvenirs personnels, évoqués sur le ton plaisant et charmant que connaissent bien tous les amis de Françoise Rosay, émaillaient cette conférence, que la célèbre comédienne termina en regrettant le temps encore très récent où le cinéma français avait retrouvé une place de choix sur tous les écrans du monde.

Les campagnes photogéniques

On présente cette semaine *La Ferme du Pendu*, le film de Jean Dréville et Gilbert Dupé, dont les deux tiers ont été tournés en extérieurs, et plus exactement à Pouzauges, en Vendée.

Non sans mal. Car techniciens et artistes commencèrent par éprouver de grandes difficultés pour se loger, les paysans leur ayant fait dès l'abord grise mine.

Il faut dire que le curé, prévenu par l'évêché, avait tonné du haut de la chaire contre les suppôts de Satan qu'étaient censés être les cinéastes...

La curiosité aidant, tout s'arrangea, en dépit des efforts du curé. On trouva à se loger. On

put louer des bœufs pour tourner une scène. Et enfin quelque trois cents figurants acceptèrent d'apparaître dans le repas de noces et le bal qui s'ensuivit.



Il est vrai que pour les décider, il avait fallu leur accorder que le repas de noces fût un vrai repas, pantagruélique à souhait.

Si vous avez un charme étrange un peu exotique



Vous aimerez  
**BOIS DU SUD**  
Parfum RIVAL



ON TOURNE CHEZ GERTRUDE STEIN

Nous avons parlé des cours organisés par l'I.D.H.E.C. à l'intention des G.I. en résidence à Paris et qui désiraient se familiariser avec la technique cinématographique. Ces cours ont connu un grand succès. Et, après la théorie, les élèves en uniforme sont passés à la pratique. Il en est résulté quatre petits films, qui seront représentés en Amérique par les soins de l'armée américaine. L'un est un petit voyage d'un G.I. à travers des décors insolites de Paris : une maison de couture pendant un défilé de mannequins, ou l'appartement de la fameuse femme de lettres américaine Gertrude Stein. Les auteurs du premier film avaient l'intention de surprendre Picasso au travail : mais le peintre n'était pas là. Heureusement, chez Gertrude Stein, outre un magnifique chien blanc, ils ont trouvé, au mur, quelques-unes des œuvres de Picasso dont se compose la magnifique collection de l'auteur de « La Vie d'Alice Toklas ».

Le bal des ardents

Pour le bal, ce fut toute une histoire. Jean Dréville voulait un vrai bal de campagne, mais la jeunesse du pays refusait de danser sur la terre battue : il fallut monter un plancher.

On fit venir deux musiciens de Paris, et on leur adjoint un violoneux du cru.

Ce petit orchestre fut obligé de jouer sans discontinuer, sous peine de voir le plancher se vider immédiatement de ses danseurs, car ceux-ci s'égaillaient, au moindre arrêt, dans la nature, et bien entendu par couples.

Il fallut deux semaines pour tourner le bal...

Un bonjour de Paris

ROGER LEENHARDT est un curieux homme : l'air perpétuellement ensommeillé, bredouillant de la manière la plus pittoresque, il ne se contente pas d'être l'un de nos meilleurs critiques cinématographiques et un excellent radio-reporter, il signe également des documentaires d'un ton charmant.

On en présentait l'autre soir deux : *Départ en Allemagne*, adroit montage d'actualités et de maquettes dans le style des *Pourquoi nous combattons*, et *Lettre de Paris*, dont le scénario est de Claude Roy.

Destiné à nos amis étrangers, ce petit film enchante les Français aussi : il nous décrit le Paris de l'été 1945, les G.I. et leurs compagnes découvrant la rue de la Paix ou les cabarets de Montmartre, les baigneurs le long de la Seine et les voyages en métro, et, autour des cafés littéraires de la rive gauche, la rencontre de Paul Eluard, de Jean-Paul Sartre et d'André Gide conversant avec Jean-Louis Barrault devant la statue de Diderot...

Il y a une vingtaine d'années, les aventures amoureuses des Dolly Sisters alimentaient la chronique scandaleuse des deux continents. Irving Cummings les fait revivre à l'écran, en couleurs et en musique, sous les traits de Betty Grable et de June Haver, « les plus jolies jambes de Hollywood ».



Re-tour de manivelle

Exemple à ne pas suivre par Roger VITRAC

On a tort de donner aux enfants des exemples à suivre.

Ce qui est exemplaire doit marcher seul.

Et si l'œuvre d'art est exemplaire, contentons-nous de la contempler sans trop chercher à savoir comment c'est fait, ni si c'était à faire, à refaire ou à imiter.

Faire « quelque chose » qui soit toujours « autre chose » : voilà qui me paraît juste.

La mode se charge du reste. C'est-à-dire de l'apparence et du décor.

Jean Cocteau tourne en ce moment un conte merveilleux : « La Belle et la Bête ».

Je souhaite que ce soit une réussite.

Mais j'espère que ce sera une exception. Car il n'est pas permis à tout le monde de jouer avec les fantômes.

Cocteau, enchanteur chaque jour renaissant, grimpe comme personne à la corde qui ne tient nulle part.

On dit : « Qui veut faire l'ange fait la bête ».

Que Cocteau me pardonne cette pirouette. « Faire la bête » est sans danger pour qui, comme lui, a fait l'ange toute sa vie. Et il a bien acquis le droit de se déguiser d'un proverbe à l'envers, si cela lui chante...

Je n'en dirai pas autant de tout le monde.

Qu'on se méfie !

La caméra est une ogresse qui dévore tout ce qui lui tombe sur la pellicule avec une inaltérable objectivité. Il faut des charmes puissants pour, alternativement, l'endormir et la réveiller. Il faut du charme tout court pour la métamorphoser en fée.

Un dosage savant de poésie et de réel : telle est la recette.

Mais avant tout : la vie. La vie qui imite si bien le rêve. Le rêve qui passe

par les fenêtres de la vie s'appelle songe. Et le songe tel qu'on le raconte s'appelle : conte.

Que faut-il pour que le rêve devienne conte ? — Un détail, un souflet, un rien, « une boucle d'or sous le vent léger-ère... »

Une chose familière, un accessoire quotidien. Un cheveu.

Cocteau voulant faire d'un visage la gueule de la Bête a planté un cheveu, un seul cheveu entre les deux yeux de Jean Marais. Et ce cheveu s'est mis à proliférer, à se multiplier, à devenir chevelure. La chevelure débordant la tête a recouvert tout le corps et nous a restitué ce phénomène, ce phénomène de foire : l'homme-chien qu'on nous montrait à Luna-Park.

Une vraie bête humaine échevelée des pieds à la tête et non pas un masque de carnaval. L'essentiel, pas l'accessoire.

Là est la trouvaille et la vérité.

Et croyez-moi, un film qui ne tient qu'à un cheveu, on ne le recommence pas deux fois.

HOLLYWOOD

La cinquantenaire à New-York

Le 11 décembre 1945, une soirée consacrée au cinquantenaire du « Cinématographe Lumière » aura lieu dans la grande salle du Musée d'art moderne, à New-York. A ce propos, Jean Benoit-Lévy veut bien nous envoyer ces quelques précisions :

« Au cours de cette séance, organisée sous l'égide du Musée d'art moderne et du Centre d'études supérieures franco-américain, miss Iris Barrie, directrice de la Film Library, prendra la parole, ainsi que M. Guérin de Beaumont, consul général de France à New-York, et que les représentants américains, anglais, canadiens et russes, qui rendront hommage au cinéma français. »

« On verra des extraits des films de Lumière, de Méliès, des dessins animés de Cohl, des passages du premier Fantôme, Entr'acte, de René Clair, et des scènes des Bas-Fonds, de Jean Renoir. »

« Francis Doublier, l'un des projectionnistes des fameuses séances du Grand-Café et l'auteur de l'un des premiers films d'actualité du monde, évoquera ses souvenirs. »

Monsieur Caméléon

C'EST Charles Laughton, et il exerce sa coupable industrie dans l'histoire universelle. Il a déjà personnifié Néron, Henri VIII, Louis XVI, Cyrano de Bergerac, le Père de « Miss Bé », Rembrandt, l'inspecteur de police Javert (des Misérables) et le Bossu de Notre-Dame.



Sa nouvelle incarnation sera celle du capitaine William Kidd, le pirate du xvii<sup>e</sup> siècle, dont Marcel Schwob a raconté l'histoire, et dont la carrière s'acheva sur les bords de la Tamise, car il fut pendu haut et court « jusqu'à ce que mort s'ensuive » au Dock des Exécutions. Ainsi qu'il l'a toujours fait jusqu'à présent, Charles Laughton va s'efforcer de donner l'image la plus fidèle de son modèle. Mais cette fois y parviendra-t-il ?

Le capitaine Kidd était en effet aussi maigre qu'un homme squelette ; et le fameux comédien anglais est, comme on sait, presque aussi gras que Sir John Falstaff...

ABONNEZ-VOUS à l'ECRAN FRANÇAIS

Six mois : 250 fr. — Un an : 500 fr. Compte chèque postal : Paris 5067-78.

Afin de sauvegarder son indépendance l'ECRAN FRANÇAIS n'accepte aucune publicité cinématographique

Tradition...

DEPUIS que la nef de Paris navigue sous un ciel fleurdelisé, elle a embarqué bien des hardieses mais celles-ci n'ont pas épuisé sa cargaison de traditions. Les événements nous l'ont bien montré : au sortir de la tempête, l'espoir souffle dans les voiles et si les cales ne sont pas très bien garnies, le Cagnac Camus y tient une place de choix. Messager de plaisir et de tradition, il confère à tout le navire un parfum de noblesse qui se souvient des fêtes centennaires.

Encore de René Clair (mais en 1927), lors de mon départ du journal qui avait voulu me « faire faire des affaires » : « Le cinématographe français travaille à avoir la presse qu'en somme il mérite. Il y arrivera, soyez-en certain. Et ce jour-là vous et moi irons cultiver notre jardin ailleurs... »

Depuis — et depuis peu — la presse s'est améliorée, et il est vrai que René Clair fut obligé de cultiver son jardin ailleurs.

On sait que les versions d'un film en plusieurs langues ne content pas toujours la même aventure. Exemple : une lettre d'Henry Russell à propos de Barcarolle :

« ...Il n'existe aucune ressemblance entre la version française de ce film et sa version allemande. Et Frœlich et moi sommes cependant partis du même point, c'est-à-dire d'une élucubration guignolesque tout à fait ridicule et d'ailleurs et cruellement allemande... » Puis : « Un seul pour créer tout et le reste, dix pour en revendiquer la paternité quand c'est un succès ; aucun ne veut endosser la responsabilité quand c'est raté. »

Ce a peut-être changé !

De Charles Spaak dont un travail avait été qualifié par moi d'« honnête » : « ...Dans ce chaos du cinéma, vous n'imaginez pas ce qu'il faut de ténacité pour rester honnête (mais si !)... honnête dans ce beau sens du mot où vous vous plaisez à l'employer. »

A rapprocher d'une lettre qu'un humoriste, chevalier de la Légion d'honneur (non, ce n'est pas Bach), écrivait au rédacteur en chef de Pour vous, René Lehmann, pour affirmer — mais sans humour — mon incompetence et ma bêtise parce que j'avais qualifié d'« opportune » sa collaboration à un film. A son avis, cet « opportune » constituerait une injure. J'y voyais, moi, le plus beau compliment. (A suivre)

(1) Voir l'ECRAN FRANÇAIS des 7, 14, 21 et 28 novembre.

RAY VENTURA SALLE PLEYEL

L'ECRAN français

Supplément du n° 23

semaine du 5 au 11 décembre

LES PROGRAMMES DE PARIS ET DE LA BANLIEUE

Les films qui sortent cette semaine :

LA FERME DU PENDU : Film de Jean Dreville, d'après un roman de Gilbert Dupé. Mœurs vendéennes. Charles Vanel (Normandie-8).

L'HOMME EN GRIS : Les amours d'un grand seigneur anglais. Margaret Lockwood, James Mason. Mise en scène de Leslie Arliss (Caméo-9, Studio Etoile-17).

MAGIC MUSIC : Une comédie musicale américaine avec Alain Joles, Suzana Foster. Metteur en scène Deelys Taylor (Ciné-presse Champs-Élysées-8, Radio-Cité Opéra-9).

SORTILÈGES : Drame de la jalousie chez les paysans auvergnats. Ledoux, Renée Faure, Mad. Robinson, Cœdel. Mise en scène de Christian-Jaque (Heilder-9, Vivienne-2, Balzac-8, Scala-10).

LA PART DE L'OMBRE : le destin d'une femme lié à celui de 3 bagues. Mise en scène de Jean Delannoy. Edwige Feuillère, J.-L. Barrault. (Rex 2, Ermitage 8 à partir du 7 décembre.)

« L'ECRAN FRANÇAIS » vous recommande : parmi les nouveautés...

BOULE DE SUIF (Paramount, 9). LA FILLE AUX YEUX GRIS (Français, 9). POURQUOI NOUS COMBATTONS (Campagne de Russie) (Cinés Presse : République, 11e ; Raspail, 14e ; Ternes, 17e ; Clichy, 18e ; Radio-Cités: Montparnasse, 14e ; Bastille, 11e. TRENTE SECONDES SUR TOKIO. (Marivaux, 2e). VIE DE THOMAS EDISON (Courcelles, 17e).

De nouvelles restrictions d'électricité pouvant intervenir, nous ne pouvons garantir les heures de séances que nous annonçons.

Table with columns: NOMS ET ADRESSES, PROGRAMMES, MATINEES, SOIREES, PERMAN. containing cinema listings for various locations like Boulevards-Bourse, Porte-Saint-Martin-Temple, Hôtel-de-Ville, Quartier Latin, Luxembourg-Saint-Sulpice.

SOUVENIRS D'UN CRITIQUE "INTRAITABLE"

V.- ESPOIRS DIVERS

J'AI conservé des lettres parmi la nombreuse correspondance que je reçois à propos de cinéma. Peut-être plusieurs vous intéresseront-elles, ou du moins des extraits qui répondent à des souvenirs, objets de cette série d'articles.

De Saint-Tropez, Colette m'écrivait en 1930 : « Le cinéma me dédaigne, et je ne consens pas à courir après lui. Il ne m'a rien demandé, sauf La Vagabonde et l'achat de droits remonte à un bon bout de temps. On ne demande guère l'avis de l'auteur quand on adapte un roman à l'écran. J'ai une ferveur sans bornes pour les documentaires de végétations, d'animaux, les éclosions, les métamorphoses, le fond des mers. Un texte juteux, serré, parlé, ne servirait-il pas leur beauté ? Peut-être que je me trompe. J'aimerais avoir votre avis. Car je n'aurais jamais eu de conversation sérieuse avec une firme, si j'ose écrire, et ce n'est pas à moi d'engager le dialogue... »

Souvent-on de Peau-de-Pêche, bien joli film de Jean-Benoît Lévy où débute « le petit Jimmy » (Jimmy Galliard) ? Le metteur en scène alla le voir dans deux établissements et m'écrivit (1929) : « Tout la scène du cimetière est réduite de moitié ; les contrastes de croix et de champs de blé, la main qui sème et la croix qui se surimpressionnent sur la terre qui renaît, tout cela est coupé. La synthèse même du film, l'opposition de la vie des villes et de la vie des champs, est supprimée, etc., etc. Je suis complètement dégoûté et vais de nouveau me consacrer exclusivement à mes films d'enseignement et d'éducation sociale que je réaliserai dans un milieu où il est possible de travailler et où on ne fait pas couper les films par des garçons de magasin. »

Les éditeurs français hurlent à la mort en pensant à l'envahissement américain, mais quand ils ont un film français que tout le monde a trouvé bon et qui porte sur le public, ils n'ont rien de plus pressé que de le massacrer et de le passer en première partie, réservant la place d'honneur à un film américain. Heureusement Jean-Benoît Lévy put

continuer sa carrière avec succès jusqu'au régime de Vichy, bien entendu. Il a toujours été hanté par le danger des férociétés de guerre et m'écrivait, en 1930, après un article que j'avais consacré aux films de bataille qui aident un public à admirer ce qu'ils prétendent attaquer : « ...Rien n'est plus faux que de laisser croire à la subsistance de cette possibilité de panache dans une prochaine der des der. Très informé des dernières recherches de laboratoire qui ont eu lieu, d'ailleurs, exactement et en même temps en France et en Allemagne, je sais qu'il suffit d'une bombe d'avion pour inoculer à une ville comme Paris la peste, le choléra ou le pneumocoque. Voilà ce

par Lucien WAHL

qu'il faut montrer sans aucun doute et jamais le cinéma n'aura eu une mission plus grande à accomplir. Les grandes lignes de ce scénario sont fixées, d'ores et déjà. Mais la grande question « avec qui ? » « avec quoi ? » le réaliser sans être tenu à des compromissions qui rendraient le film inutile. »

Depuis...

René Clair (1930) : « Enfin ! Votre article, « Innovations », me cause plus de plaisir que ne l'auraient fait mille louanges. Le croiriez-vous ? Vous êtes presque le seul à comprendre que la convention du semi-parlant que j'ai employée (il s'agit de Sous les toits de Paris) est ordonnée et raisonnée. La plupart des critiques — dans leur désir éperdu de dialogues — attribuent ce mélange à un désir d'économie ou à une impuissance ! Je suis bien découragé. Je demeure certain de revoir cette formule appliquée par d'autres plus tard, mais aujourd'hui il faut cacher l'amour que l'on porte au cinéma silencieux... et laisser passer la vague des dialogues et des bruits naturels. »

A DÉTACHER









PHOTO LIDO.

# L'ECRAN *français*

## MICHELE MORGAN A PARIS

Devant le Moulin Rouge, Michèle Morgan a été arrêtée par un agent. Contravention ? Non, le gardien de la paix désireait simplement un autographe et Michèle le lui accorde de bonne grâce. (Lire en pages 6 et 7 notre reportage sur le retour de Michèle Morgan.)